

Helena Třeštíková

Bruno Dequen

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dequen, B. (2013). Helena Třeštíková. *24 images*, (163), 50–50.

Helena Třeštková



Après une longue carrière télévisuelle, Helena Třeštková s'est imposée depuis dix ans comme l'une des cinéastes documentaires les plus importantes et exigeantes de notre époque. Son œuvre, principalement fondée sur les portraits individuels, se déploie selon deux grands mouvements.

Il y a tout d'abord un travail de mémoire historique effectué dans des films tels que *Lída Baarová's Sweet Memories* ou

Hitler, Stalin and I. À travers le parcours de nombreuses femmes dont les destins ont été bouleversés par les aléas de l'histoire politique tchèque et de l'idéologie totalitaire, Třeštková s'est interrogée sur le sort de son pays et sur l'évolution de la place faite aux femmes dans la société. Dans ces films formellement classiques, le propos prend le pas sur la démarche artistique.

C'est toutefois à partir du milieu des années 2000 que Třeštková va définitivement imposer un regard original et indispensable en présentant une série de portraits tournés sur de très longues périodes, entre 10 et 37 ans dans le cas de son plus récent film, *Private Universe*. Sa trilogie officielle composée de *Marcella*, *René* et *Katka* délaisse la grande histoire pour s'attacher aux petits moments significatifs de vies ordinaires. En choisissant de suivre les destinées de trois marginaux aux prises avec la pauvreté, l'incarcération et la toxicomanie, Třeštková réussit l'exploit d'éviter toute complaisance et de

confronter de plein fouet le voyeurisme et l'exploitation potentielle que ces sujets auraient pu engendrer. Assez proches du concept de la série *Up*, élaborée par Paul Almond puis reprise par Michael Apted, les destinées elliptiques de Třeštková se distinguent par les changements de positionnement qu'adopte constamment la cinéaste. À cet égard, René demeure probablement son film le plus abouti. Třeštková et son personnage n'hésitent pas à mettre en avant la relation trouble et personnelle que les années ont créée entre eux, et les fondements mêmes du cinéma documentaire s'y retrouvent mis à nu. Le documentaire redevient alors une véritable aventure humaine. – Bruno Dequen

«... Třeštková réussit l'exploit d'éviter toute complaisance et de confronter de plein fouet le voyeurisme et l'exploitation potentielle que ces sujets auraient pu engendrer.»

Peter Tscherkassky



Héritier de l'avant-garde autrichienne (Kubelka, Kren), contemporain de Deutsch, Arnold, Fruhauf ou Brehm, sorte de deuxième âge d'or post-structuraliste, Tscherkassky est un véritable amoureux du cinéma, de sa matérialité (celle du Super 8 ou du 35 mm), de sa force (le Cinemascope!) et, surtout, de son langage. Ce qui fascine dans ses dernières œuvres, c'est la maîtrise avec

laquelle la déconstruction qu'il opère sur le matériau de base – le film d'horreur pour *Dream Work* (2001), le western dans *Instructions for a Light and Sound Machine* (2005) ou encore le film publicitaire dans *Coming Attractions* (2010) – vient non seulement amplifier considérablement les effets recherchés (la peur, la tragédie, la séduction) mais comment il le fait en nous plongeant dans une sorte de rêve éveillé proche de la transe. Tscherkassky est cet étrange mélange de théoricien hors pair et de professeur qui nous révélerait les mécanismes freudiens en acte dans toute proposition filmique, mais qui l'exécute si bien que très rapidement le spectateur serait emporté à son tour par les puissances auxquelles le cinéaste rend hommage. En ce sens, il embrasse toute l'histoire du cinéma, celui des premiers temps (le concept de « cinéma d'attraction » cher à Gunning et à Gaudreault) comme celui de demain. Car outre son érudition, Tscherkassky possède une rare lucidité qui lui permet

de se tenir au plus près de ce qui brûle sans se brûler lui-même. Cette conscience aiguë de la séduction du cinéma qui hante chaque photogramme de ses films est doublée d'une conscience implacable du moment. Tscherkassky chérit le cinéma classique (*Dream Work* renvoie à la machine à rêves hollywoodienne), au moment même où celui-ci va disparaître (et il y a peu de chance de voir le cinéaste passer au numérique!). Il n'est pourtant pas question de l'encenser comme le dernier des géants, car ce n'est pas la fin d'un monde qu'il célèbre mais ses possibilités. Et ces possibilités, entre ses mains, apparaissent illimitées. Soulignons enfin qu'il vient de publier un superbe ouvrage: *Film Unframed, A History of Austrian Avant-Garde Cinema*. – Philippe Gajan

«... Tscherkassky possède une rare lucidité qui lui permet de se tenir au plus près de ce qui brûle sans se brûler lui-même.»